

CD, compte rendu critique.

HEGGIE : Great Scott (Joyce DiDonato, 2 cd Erato, 2015)



CD, compte rendu critique. HEGGIE : Great Scott (Joyce DiDonato, 2 cd Erato, 2015). Né en 1961, l'américain Jake Heggie a montré de réelles capacités dans l'écriture d'un opéra contemporain, accessible, audible. On se souvient de son *Dead man walking*, où à San Francisco en 2000, brillait la créatrice Susan Graham. Ex attaché de presse de l'Opéra

californien, Heggie a aussi écrit des mélodies pour Frederica von Stade (ici Winnie Flato) qui reconnut aussitôt la qualité d'un style taillé pour le chant et l'opéra; enregistré sur le vif à Dallas en 2015 (en octobre au moment de la création de l'ouvrage), *Great Scott* ne révolutionne en rien la forme et le genre lyrique mais demeure très attachant. En cela il prouve son efficacité. Librettiste de *Dead man walking* en 2000, Terrence McNally signe aussi le texte livret de *Great Scott* et justifie les nombreux emprunts du compositeurs dans l'histoire lyrique du XIX^e, (Rossini, Verdi, ...) car il s'agit d'un opéra dans l'opéra. Pendant l'acte I, l'action est celle des répétitions d'un opéra méconnu de ... Bazzetti (*Rosa Dolorosa*, fille de Pompei), avant que l'on assiste à la représentation au II.

Outre l'excellente (d'une indiscutable longévité exemplaire) FV Stade, très amusée, inspirée par l'écriture néoverdienne de Heggie, tout repose surtout sur le talent polymorphe, drôle, pétillant même mais aussi parfois profond de Arden Scott soit

la rayonnante... Joyce Di Donato, sirène du Kansas, qui démontre l'ambitus flexible de sa voix à vocalises, sachant sublimer une partition qui manque parfois d'inspiration et de réelle personnalité (l'air Vesuvio , « mon unique ami », acte I reste dans les esprits comme un tube à suivre...). Comme Rufus Wainwright (et son dernier opéra Prima Donna, salué aussi par classiquenews), Great Scott n'ouvre pas de portes inconnues ni ne surprend réellement. L'opéra de 2015 a l'avantage pas si faible, de plaire et de séduire. Pour autant l'opéra au XXI^e ne doit il être que pur divertissement ?... A chacun d'en juger. Que l'on prenne par exemple une oeuvre apparemment légère comme My Fair lady (Loewe), récemment produite par l'Opéra de Tours (pour les fêtes de fin d'année 2017), on demeure surpris par le regard critique, mordant sur la « bonne » société anglaise du XIX^e. Ici rien de tel, aucune vision critique ou parodique,... malheureusement. Rien qu'un opéra d'aujourd'hui assez convenu et prévisible qui avec facétie certes et efficacité, singe et parodie les poncifs de la langue lyrique, romantique et postromantique...

CD, compte rendu critique. HEGGIE : Great Scott (Joyce DiDonato, 2 cd Erato, live, création à Dallas, 2015) – Avec Joyce DiDonato, Ailyn Pérez, Frederica Von Stade, Nathan Gunn, Anthony Ross Costanzo / The Dallas Opera Orchestra and Choru / Patrick Summers, direction.

CD, compte rendu critique.
FRANCO FAGIOLI, contre ténor

: Handel Arias (1 cd Deutsche Grammophon)

CD, compte rendu critique.
FRANCO FAGIOLI, contre ténor :
Handel Arias (1 cd Deutsche Grammophon). Parmi les contre ténors actuels, ceux qui savent caractériser un personnage, au lieu de déployer toujours la même technique, l'argentin Franco Fagioli réalise une belle prouesse, sur le sillon de son aîné Max Emanuel Cencic, qui lui accuse les signes inquiétants de



son âge vocal : medium certes élargi mais aigus inexistants, et couleurs générales de plus en plus ternes. A contrario de Jaroussky qui chante tout de la même façon, l'alternative Fagioli s'affirme avec cran et panache même, capable mieux que ses confrères, d'incarner sur la scène un caractère : si la voix était petite sur les planches de Garnier, [son Eliogabalo de Cavalli à Paris \(Palais Garnier, septembre 2016\)](#) avait une présence monstrueuse voire démoniaque irrésistible (avec ses bains d'or liquide!), douée d'une plasticité vocale très palpitante.

Ici, le chanteur fait montre de ses possibilités chez Haendel où la virtuosité ne doit pas être un but mais le moyen de caractériser et nuancer chaque personnage, saisi dans une situation particulière.

Maîtrise haendélienne



En verve, pulpeux, gras, le grain de sa voix, qui évoque le mezzo de Cecilia Bartoli sait fusionner agilité et colorature, mais aussi épaisseur psychologique, comme en témoignent les deux airs

d'Ariodante (un talent d'acteur qui reste étranger à Jaroussky par exemple... lequel montre ses limites dans les opéras mis en scène). Même ses aigus sont perçants, habités par la réelle envie d'en découdre car ce garçon a du chien et du mordant y compris dans la tessiture haute de son instrument (Venti, turbini de Rinaldo).

Gravé en mars 2017, l'album alterne airs extatiques et guerriers, conquérants ou amoureux (le fameux aveu / confession de Serse : Ombra mai fu d'une grande délicatesse de ton), d'une vélocité enviable (Oreste), avec un sens du risque et de l'expressivité souvent convaincant.

Plus introspectif et d'une gravité soudaine presque hallucinée, son Cara sposa de Rinaldo éclaire la lyre hallucinée, vaincue d'une âme amoureuse, perdue, en panique, terriblement dépressive. Bel accomplissement et confirmation d'une réelle sensibilité dramatique. A suivre

CD, compte rendu critique. FRANCO FAGIOLI, contre ténor : Handel Arias (1 cd Deutsche Grammophon). Il Pomo d'Oro / Zefira Valova, direction. Mars 2017.

PARIS, ce 4 février, Ciné 13 Théâtre : LAURENT ROSSI DEVOILE SON COR ...



PARIS, ce 4 février, Ciné 13 Théâtre
: LAURENT ROSSI DEVOILE SON COR ...

Quel est le lien entre la corne animale et la conque marine, la trompe de chasse, l'olifant et le tuba wagnérien ? Ils sont tous liés à l'évolution du COR moderne... et quels sont justement les jalons décisifs qui ont permis l'essor technique et sonore du COR que nous connaissons, fleuron de l'orchestre romantique et moderne ? Questions

d'embout et de pistons... Vous saurez tout sur le COR grâce au spectacle multimedia proposé, écrit, réalisé par le soliste Laurent Rossi, **ce dimanche 4 février 2018**

Présentation, enjeux, pertinence d'un spectacle inédit,

formellement inventif :

[http://www.classiquenews.com/laurent-rossi-evoque-la-formidabl
e-epopee-du-cor/](http://www.classiquenews.com/laurent-rossi-evoque-la-formidabl
e-epopee-du-cor/)



CD, annonce. SONY : Adam Laloum enregistre les 2 Concertos pour piano de Brahms (février 2018)



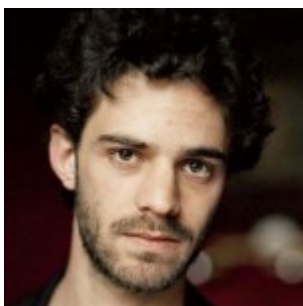
CD événement, annonce. BRAHMS : 2 Concertos pour piano. ADAM LALOUM, piano (2 cd SONY classical). Adam Laloum, toucher de velours mais sonorité introspective d'une rare intensité ciselée (comme Angelich aujourd'hui) fait partie des pianistes français les plus intéressants de l'heure. IL est capable comme peu d'allier sensibilité,

fragilité,... et puissance. Un sens idéal de la nuance et des intonations secrètes, troublantes, d'une richesse émotionnelle souvent captivante. Le pianiste toulousain né en 1987 (31 ans en 2018) enregistre les deux Concertos romantiques allemands les plus intenses et ... fragiles de la littérature musicale : ceux de Brahms. Chez SONY les 2 Concertos sortent le 23 février 2018. Très attendus, les enregistrements ont été réalisés avec la complicité de l'Orchestre symphonique de la Radio de Berlin (Kazuki Yamada, direction – ex assistant de Ozawa, et premier chef invité de l'Orch de la Suisse Romande). Lauréat du Concours Clara Haskil 2009, sacré « Soliste instrumental » aux Victoires de la musique classique 2017, Adam Laloum vit une ascension irrépressible liée essentiellement à la richesse de sa personnalité pilotant une technicité subtile et éloquente.

DU COLOSSAL ET DE L'INITIME... Brahms imagine larges et colossales les dimensions de ses deux Concertos (22 mn pour le 1er mouvement du 1er Concerto, créé en 1859): géants et dragons symphoniques, tissu tragique et manifestation de déchirures intimes, soit



deux massifs, comme civilisés par un piano soliste d'une rare sérénité, à la fois majestueuse et souriante, d'une tendresse fraternelle (qui se souvient évidemment de son maître et idole, Robert Schumann dont les tentatives de suicide et la mort en 1856 l'auront à jamais marqué), encore ciselé à l'épreuve de la passion secrète, intime, viscérale pour l'épouse de Robert, Clara, seule étoile terrestre capable de l'émouvoir. Que dire face aux larmes du second mouvement (Adagio de 13 mn), véritable Requiem célébrant le génie foudroyé de Schumann... Tout cela est dit énoncé dans l'écriture de Brahms qui fut aussi un clair disciple de Beethoven par l'architecture grandiose et structurée qu'il sait échafauder tout au long de ses 2 monuments de la musique pianistique et concertante... Plus de 20 ans séparent les deux Concertos puisque le 2è est écrit en 1878 et créé en ... 1881 : moins intime, et immédiatement chaleureux, le 2è Concerto en ré mineur étire un même sens de la langueur noble et majestueuse, avec trait saillant spécifique à Brahms, comme juvénilisé, le « graciozo », léger d'une insouciance soudainement facétieuse, en conclusion à ce dernier cycle spectaculairement orchestral en 4 mouvements, vraie tétralogie brahmsienne.



Pour nous, il n'est qu'un seul pianiste actuel, capable de relever le défi des deux Concertos pour piano de Brahms : le brésilien **Nelson Freire** (Avec Chailly et l'orch Gewandhaus de Leipzig). Qu'en sera-t-il pour Adam Laloum, interprète familier des paysages germaniques traversés par la brume romantique,

celle en particulier de Schubert et de Brahms ? **Réponse dans**

notre grande critique complète, à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews, le jour de la parution du cd Brahms par Adam Laloum, le 23 février 2018.

FRANCE 3. 25èmes Victoires de la musique classique



France 3, le 23 février 2018, 20h55. **VICTOIRES DE LA MUSIQUE CLASSIQUE 2018 – liste des nommés (25è édition).** La liste des nommés pour la 25e édition des **Victoires de la Musique Classique 2018** a été proclamée. La cérémonie se déroule à

la Grange au Lac à EVIAN LES BAINS et est retransmise **sur France 3 et sur France Musique, vendredi 23 février 2018 à 20h55...** La chaîne annonce une édition anniversaire ambitieuse faisant la part belle aux anciens nouveaux et jeunes talents devenus stars... et des surprises en cours de soirée pour souffler les 25 ans en direct. Pour cet anniversaire, **l'Orchestre de l'Opéra national de Lyon est dirigé les chefs Pierre Bleuse et Daniele Rustioni.**

LISTE DES NOMMÉS 2018

Dans la catégorie **Soliste instrumental** :

- Gautier Capuçon, violoncelle
- Lucas Debargue, piano
- Victor Julien-Laferrière, violoncelle



Dans la catégorie **Artiste lyrique** :

- Sabine Devieilhe, soprano
- François Le Roux, baryton
- Ludovic Tézier, baryton

Dans la catégorie **Compositeur** :

- Karol Beffa – Le bateau ivre, pour orchestre symphonique (création)
- Bernard Cavanna – Geek Bagatelle, pour chœur de smartphones et orchestre (création)
- Tristan Murail – Sogni, ombre et fumi, pour quatuor à cordes (création)

Dans la catégorie **Enregistrement** :

- Mirages, airs d'opéra et mélodies, Sabine Devieilhe, Alexandre Tharaud, Les Siècles, direction François-Xavier ROTH, conductor – Erato
 - Ravel, Daphnis et Chloé – Ensemble Aedes, Les Siècles, direction François-Xavier ROTH – harmonia mundi
 - Schumann – Intégrale Live de l'œuvre pour piano seul – Dana Ciocarlie – La Dolce Volta
-

Les Victoires de la musique viennent d'annoncer **la liste des 6 nommés dans la catégorie Révélations Classiques.**

Révélation **soliste instrumental** :

- Sélim Mazari, piano
- Bruno Philippe, violoncelle
- Nicolas Ramez, cor

Révélation **artiste lyrique** :

- Chloé Briot, soprano
- Marie Perbost, soprano
- Eva Zaïcik, mezzo-soprano

+ d'infos sur le site de morgane groupe

<http://www.morgane-groupe.fr/productions/victoires-musique-classique-2018>

LILLE. Jean-Claude Casadesus et l'ONL interprètent Prokofiev et Brahms

LILLE, le 15 février 2018.
Prokofiev : Alexandre Nevski, JC Casadesus. En février 2018, Jean-Claude Casadesus, chef fondateur du National de Lille propose un programme prometteur associant Brahms et Prokofiev... En 1938, le compositeur russe



Sergueï Prokofiev écrit la musique du film de Sergueï Eisenstein : **Alexandre Nevski** qui relate la lutte du prince Nevski dans la Russie médiévale et sauvage du XIII^eè. Prokofiev en conçoit une vaste fresque avec chœur et orchestre qui est aussi une cantate pour mezzo-soprano (en 7 parties, devenant à la suite de la musique intégrale pour le film originel, une oeuvre à parti entière).



Prokofiev a déjà composé des musiques de films précédentes : Alexandre Nevski est son 3^e opus pour le cinéma (après le Lieutenant Kijé d'Alexandre Feinzimmer, 1933 ; La Dame de pique de Mikhaïl Romm, 1936) ; entre le réalisateur et le compositeur l'entente est idéale, Prokofiev louant entre autres la sensibilité musicale d'Eisenstein. Et ce dernier, le souffle d'une musique qui n'est pas qu'illustrative. De fait, leur

coopération positive devait encore se concrétiser avec Ivan le Terrible. En 1938, quand menace le nazisme aux frontières de l'éternelle et splendide Russie, la fierté patriote se manifeste en particulier à travers des épisodes historiques, emblème d'une nation soudée et résistante contre toute invasion sur son territoire. L'épopée d'Alexandre Nevski contre les chevaliers Teutoniques au XIII^e, précisément la bataille sur le lac Peïpous où Nevski vainc les étrangers, se fait l'écho exemplaire de cette fierté russe contre l'Allemagne d'Hitler.

Au total, Prokofiev compose 21 sections musicales qui ponctuent l'action et le déroulement dramatique du film d'Eisenstein. Tableau majeur du film et de la partition (représentant le tiers de la durée), les images et la musique de la bataille sur la glace (qui marque la victoire de Nevski sur les Teutons) cristallise un mode opératoire entre les deux créateurs, idéalement complémentaires : chacun se montre ouvert et respectueux des idées de l'autre ; alternativement, c'est le montage final des images et le choix des plans enchaînés qui inspirent la musique, et inversement. Les deux auteurs travaillent de concert pour la fusion totale, visuel et musique. Dans le cas de la bataille, c'est la musique préalablement composée par Prokofiev qui a conduit le montage final d'Eisenstein.



CROISÉS TEUTONS CONTRE PEUPLE ET SOLDATS RUSSES... Il en découle une partition très élaborée, aussi fine et subtile que le langage cinématographique, où chaque option visuelle répond à une intention dramatique, où chaque couleur musicale, caractérise par contraste le

profil des personnages opposés : trompettes et cuivres rauques voire « distordus » pour les Teutons (avec chœurs en latin, et dans un style heurté, dur proche de la Suite Scythe de 1914) ; somptueuses vagues mélodiques et harmonies riches pour les valeureux russes ; chants traditionnels et cloches pour le peuple russe... Prokofiev façonne une musique âpre, tendue, flamboyante aussi, dans un style « épique » qui préfigure évidemment son opéra fleuve à venir, « Guerre et Paix », autre réflexion sur l'histoire russe, transposée à l'opéra.

Les Russes savent exploiter les particularités du terrain ; retranchés sur la rive du lac, ils laissent les chevaliers teutons plus lourds, se fatiguer et finalement être engloutis par les eaux gelées dont la glace s'est brisée sous leur poids.

Le réalisme colore toute l'évocation : la victoire d'Alexandre Nevski, après le choc terrible de la bataille sur le lac gelé, offre un champs de ruine et de mort ; la guerre et son horreur barbare y sont dépeintes sans maquillage. Le chant de la soliste peut alors se déployer sur ce constat de douleur. Le lac devient alors le mausolée des victimes qui y ont été assassinées.

Créée en mai 1939, la cantate Nevski que Prokofiev tire de la musique du film, reprend les éléments dramatiques les plus significatifs, soit 7 séquences. Dédiée alors à Staline pour

son anniversaire (60 ans), l'oeuvre est immédiatement applaudie, devenant un hymne de la Russie stalinienne, prête à en découdre contre l'Allemagne nazie.

Synopsis de la cantate Alexandre Nevski et texte chanté par la mezzo

1. « La Russie envahie et soumise au joug mongol »
2. « Chant sur Alexandre Nevski » : évocation de sa victoire sur les Suédois près de la Neva en 1240.
3. « Les croisés ou Chevaliers Teutoniques envahissent Pskov »
4. « Debout, peuple russe ! » / l'éveil de la résistance russe contre les envahisseurs
5. « La bataille sur la glace » : en avril 1242, chevaliers teutons et troupes d'Alexandre Nevski se battent sur le lac Peïpous alors saisi par la glace. L'aube sur le lac, la violence et la sauvagerie de la bataille... inspirent à Prokofiev l'une de ses partitions les plus spectaculaires et expressives jamais écrites.
6. « Le champ des morts » (ut mineur, pour mezzo-soprano). La fiancée éplorée mais digne cherche le corps de celui qu'elle aime et qui a donné sa vie pour sa liberté. C'est un hymne pour les « braves faucons », héros d'une terre meurtrie mais libérée.

« J'irai à travers le champ blanc de neige,

*Je volerai à travers le champ de la mort,
Je rechercherai les glorieux faucons,
Mes prétendants, les jeunes preux.*

*L'un repose ici haché par les épées,
L'autre gît percé de flèches.
Ils ont donné à boire leur sang pourpre
A l'honorable terre russe.*

*Celui qui mourut noblement pour la Russie,
Je l'embrasserai sur ses yeux clos,
Et pour ce vaillant jeune homme qui resta en vie,
Je serai une épouse fidèle, une tendre compagne.*

*Je ne prendrai pas pour mari un homme beau –
La beauté terrestre a une fin,
Et je vais à la recherche d'un brave –
Répondez, purs faucons. »*

7. « Victorieux, Alexandre Nevski entre dans Pskov : il y est acclamé par le peuple comme un libérateur ».

LILLE, Auditorium Le Nouveau Siècle.
Jeudi 15 février 2018, 20h :

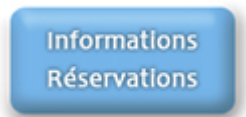
Brahms : Rhapsodie pour contralto
Prokofiev : Alexandre Nevski – 1936

Jean-Claude Casadesus, direction

/ Elena Gabouri, mezzo-soprano
/ Chœur Philharmonique Tchèque de Brno)
Orchestre National de Lille

INFOS & RESERVATIONS :

http://www.onlille.com/saison_17-18/concert/alexandre-nevski/



RÉSERVEZ VOTRE PLACE

Approfondir :

VOIR sur [YOUTUBE](#), l'épisode de la bataille sur le lac gelée, [extrait du film d'Eisenstein, à 53'22 de l'intégrale surtitré en français : voir ici](#)

[+ d'infos sur le site de l'Orchestre National de Lille / page dédiée à la Cantate Alexandre Nevski de Prokofiev](#)

Compte rendu, récital, Dijon, Opéra (auditorium), le 1er février 2018. Récital de Beatrice Rana, piano. Schumann, Ravel, Stravinsky

Compte rendu, récital, Dijon, Opéra (auditorium), le 1er février 2018. Beatrice Rana, piano, joue Schumann, Ravel et Stravinsky. Elle vient de fêter ses vingt-cinq printemps, et après avoir commencé par jouer au (Conservatoire de) Monopoli –



ça ne s'invente pas – elle a tout raflé. N'était son âge, on pourrait parler d'une très grande dame, à l'égale des Argerich, Virsaladze, ou Pires. La belle pousse, aux début prometteurs, confirme tous les espoirs de ceux qui l'avaient tôt remarquée. Bras nus, d'une tenue sobre, noire, dont les seuls ornements sont une ceinture de strass et son ample chevelure encadrant un visage dépourvu de maquillage, Beatrice Rana n'a pas un geste superflu, c'est une pianiste vraie, authentique, simple, naturelle, toute entière dévouée à son instrument.

Le rêve et l'évidence

magistrale : Beatrice Rana

On attendait, en guise de mise en doigt, une pièce parfois galvaudée par les bons amateurs du dimanche, **Blumenstück**, **l'opus 19 de Schumann**. L'oeuvre pleine de charme, rarement programmée, d'un romantisme assagi, trouve là une lecture qui la magnifie. La clarté du jeu, la respiration, les phrasés, la conduite des voix, servis par une palette de touchers plus séduisants les uns que les autres, tout est là : la pièce sans prétention accède au rang de chef d'œuvre. Un simple silence et Beatrice Rana enchaîne les ambitieuses et redoutables variations des Etudes symphoniques. L'énoncé du thème, simple, grave, lyrique, les contrastes accusés entre les variations consécutives nous emportent. Eusebius et Florestan se partagent le propos, toujours passionnant. Les variations paires atteignent une puissance rare. La quatrième, décidée, impérieuse, la sixième, (con gran bravura), passionnée, tourmentée et fortement syncopée, la huitième – où Schumann renoue avec l'ouverture à la française, si prisée un siècle auparavant – la dixième, comme le finale triomphant, la plénitude comme la fougue impétueuse atteignent des sommets, avec une rythmique vigoureuse. En alternance avec ces variations, le lyrisme, la retenue, la confiance, ou la fébrilité sensible et éthérée, permettent de ranger la pianiste au nombre des grands schumanniens. La cohérence, le souffle, la liberté servis par une fabuleuse technique suscitent un enthousiasme exceptionnel.

On attendait avec d'autant plus d'impatience **les Miroirs de Ravel**. Les nuances extrêmes, avec une pureté de jeu, une variété de touchers, un usage des pédales traduisant exactement les résonances voulues par le compositeur, tout semble naturel et merveilleux à la fois. De l'épuisement de la fin des Oiseaux tristes, aux déferlements maritimes de la Barque sur l'océan, c'est un régal. L'Alborada del gracioso, écoutée ici même il y a moins d'une semaine dans sa version orchestrée, ne laisse aucun doute : si belle qu'en soit cette

dernière, jamais elle ne pourra se substituer à l'eau-forte de l'original, la quintessence du piano sous les doigts de Betarice Rana. Avant même la merveilleuse *Vallée des cloches*, il faut se faire violence pour ne pas crier notre bonheur.

Transcrits par un disciple de Busoni, Guido Agosti, les **trois numéros de la suite de l'Oiseau de feu de Stravinsky** sont un monument. De l'intelligence, du muscle et de la tendresse, il est rare de réunir les trois, nombre de grands interprètes y trouvant avant tout prétexte à des démonstrations techniques. Ici, la danse infernale mérite pleinement son titre, la sensibilité de la berceuse atteint à une réelle émotion, et le finale nous captive.

Le public ne s'y est pas trompé, qui a réservé de longues ovations à cette immense interprète, dont on se souvient des magistrales Variations Goldberg : tout ce qu'elle touche trouve sous ses doigts une magie et une vérité que l'on avait peine à imaginer.

Compte rendu, récital, Dijon, Opéra (auditorium), le 1er février 2018. Beatrice Rana, piano, joue Schumann, Ravel et Stravinsky. Photographie © Nicolas Bets – Warner Classics

Cd, compte rendu critique.
TCHAIKOVSKI : Symphonie n°6 «
Pathétique », MusicAeterna /
Teodor Currentzis (1 cd SONY

classical, 2015)

Cd, compte rendu critique.

TCHAIKOVSKI : Symphonie n°6

« Pathétique », MusicAeterna /

Teodor Currentzis (1 cd SONY

classical, 2015). La 6^e

symphonie est le sommet

spirituel et introspectif de la

littérature tchaïkovskienne : un

everest de la poésie intime et

interrogative parfois inquiète

voire angoissée. Annonçant ce

même sentiment de terreur

intérieur sublimé d'un Chostakovitch à venir. Les Tchaïkovski

de Currentzis sont passionnants : ils sont l'autre face d'un

voyage artistique habité lui aussi de l'intérieur et qui dans

son amplitude élastique, – propre à cette nouvelle génération

d'artiste qui traverse tous les répertoires, mais de façon

spécialisée – entendez avec l'instrumentarium ad hoc,

fourmille d'idées neuves, expressives, remettant les

fondamentaux dans un équilibre critique. SONY suit les étapes

de ce cheminement expérimental qui exige tout des interprètes

réunis sous la coupe du bouillonnant et éclectique maestro.

Avec ses instrumentistes de l'ensemble sur instruments

d'époque MusicAeterna, Teodor Currentzis a ainsi interrogé

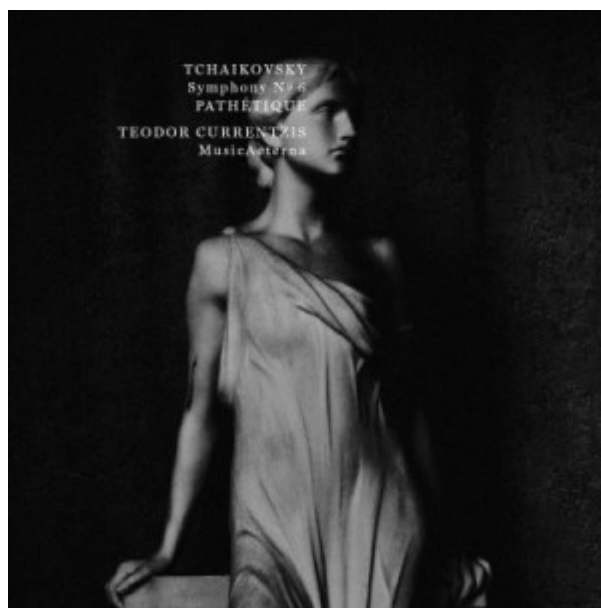
Rameau (The Sound of Light), Purcell (avec Peter Sellars :

formidable Indian Queen), mais aussi Stravinsky (Le Sacre du

Printemps), Mozart (déjà une très intéressante « trilogie » Da

Ponte, malgré les faiblesses impardonnables de certains

chanteurs dont Kermes en ... Comtesse !) ;



TCHAIKOVSKY : au cœur de l'énigme, avec Currentzis



et au registre Tchaïkovsky, le chef a enregistré précédemment le Concerto pour violon couplé aux Noces de Stravinsky. Enregistré il y a 3 ans, en février 2015 à Berlin, **cette 6^e Symphonie captive de bout en bout par l'engagement des**

musiciens, véritablement électrisés par le chef, et aussi ce souci de l'éloquence éruptive et contrastée parfois incandescente de la matière et du relief orchestral. Le timbre des instruments d'époque magnifie ce sens du détail et des équilibres intimes, dans la nuance piano, murmurée, mais très active. Currentzis explore et témoigne de son propre cheminement intérieur et intime en particulier dans le dernier mouvement, et au cours de l'exposition ultime, énigmatique, de la Sarabande finale, danse sacrée, noire, vertigineuse, véritable exposé et mise à nu, d'une vérité secrète, sourde, qui terrasse finalement tout le cycle... S'identifiant à son sujet, à ce flux conçu par Tchaïkovski au bord du précipice et conscient de la vanité de toute chose, **Teodor Currentzis** exalte les nuances de l'ombre : il faut absolument lire ce qu'il écrit dans la notice accompagnant le cd (texte en 4 parties écrit à la manière d'une correspondance explicative sur les enjeux poétiques et philosophiques de réaliser la musique comme musicien...) : un parcours ou journal intime à travers l'interprétation des 4 mouvements de la Symphonie, conçu comme un passage. A travers le sforzando des cordes, le chef ne capte pas le chant expressif des instruments mais fait surgir l'angoisse ciselée d'une prière absolue.

Dans cette lecture qui est une récréation vivante, palpitante de la Pathétique, le second mouvement devient valse de mort, célébration de vie pourtant ; le 3è mouvement, gigantesque « anacrouse avec des bonds de plusieurs kilomètres » où



l'auditeur / interprète ressent, éprouve la fragilité et la grandeur de la vie terrestre : *Scherzo* en guise de prise de conscience dont Currentzis fait une vibrante et terrifiante expérience de clairvoyance... Enfin l'*Adagio lamentoso* achève le cycle dans la pénombre riche de cette expérience où le renoncement et la pleine conscience se sont enfin mariées. La capacité d'exprimer ce qu'il y a derrière chaque note, de la solitude du célèbre Piotr Ilitch, de son humanité foudroyée (comme Mahler), de sa profonde mélancolie dépressive et toxique dont il fait un miracle en forme d'adieu (grâce à la musique)... Currentzis l'exprime ici, car cette symphonie de la fin paraît bien être le sanctuaire de sa vie d'artiste : un lieu de ressourcement et de vérité absolus. Voilà qui confirme que s'agissant du maestro Teodor Currentzis, comme un Harnoncourt il y a 40 ans, la musique n'est pas divertissement ni provocation, mais recherche de vérité fraternelle. On se souvient (chez Sony aussi) des formidables « visions » perceptions esthétiques et philosophiques du dernier Harnoncourt, dont cette trilogie des 3 dernières Symphonies de Mozart, dont le chef légendaire a fait un oratorio instrumental : bouleversante analyse, clairvoyance poétique... Currentzis sillonne les mêmes cheminements audacieux, critique, justes... Quels seront ses prochains chantiers musicaux ? A suivre.



Cd, compte rendu critique. TCHAIKOVSKI : Symphonie n°6 « Pathétique », MusicAeterna / Teodor Currentzis – Berlin, février 2015 (1 cd SONY classical). CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2018

Compte-rendu, concert. Dijon, le 30 janvier 2018. Staier / Orch baroque Casa da Música de Porto.

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra (auditorium), le 30 janvier 2018. Du Portugal à l'Espagne. Andeas Staier et l'Orchestre baroque de la Casa



da Música de Porto. Si Maria João Pires est mondialement connue, les ensembles portugais gagnent à l'être. A Porto, la Casa da Música, magnifique salle de concert, abrite un orchestre symphonique, honorable, tout comme un orchestre baroque, que nous écoutons ce soir. Chercheur – et trouveur – infatigable, **Andreas Staier** l'avait découvert il y a cinq ans, les liens se sont renforcés pour aboutir à ce concert, placé sous le signe des musiques baroques ibériques. La péninsule fut terre d'élection du baroque le plus démonstratif, d'où que viennent les musiciens : à côté de Carlos Seixas, nous trouvons des Anglais cosmopolites (Corbett et Avison), des Italiens convertis à l'ibérisme (Domenico Scarlatti et Boccherini), sans oublier Telemann.

Une révélation : l'Orquestra Barroca de Porto

William Corbett, disparu en 1748, grand voyageur dans toute l'Europe musicale, nous lègue ce concerto « alla Portuguesa » où il s'emploie à parodier les pratiques locales. C'est un beau moment de bonheur, plein de séductions, servi par un orchestre manifestement familier de ce répertoire, souple, nerveux, lyrique. L'élégance et l'émotion du Largo e piano central, son écriture digne des meilleurs contemporains, puis la joie souveraine de l'allegro final emportent l'adhésion. L'ample concerto en sol mineur de **Carlos Seixas** permet à Andreas Staier de rappeler sa maestria virtuose. Particulièrement dans les mouvements rapides, le jeu de Scarlatti semble amplifié, avec une sorte de sourire complice. La tonalité se prête naturellement à l'épanchement tendre de l'adagio. Un second concerto, en la majeur, concis, au finale virevoltant nous en donne un autre exemple. On se prend à regretter que l'essentiel de son œuvre ait disparu lors du tremblement de terre de Lisbonne, en 1755.

Entre eux, trois sonates de Scarlatti nous sont offertes, sur le bel instrument, copie de Kern d'après Mietke. Egalement riche dans tous ses registres, équilibré, tout juste regrette-t-on un certain manque d'alacrité, d'agressivité, mais les instruments (ou copies) pleinement satisfaisants sont rares. Toujours la riche et inventive écriture de Scarlatti est traduite magistralement. Des premières à l'ultime période

(illustrée en seconde partie), le choix est judicieux et recouvre la plupart des aspects de ce compositeur singulier. La vie, la clarté de la K.8, avec une voix médiane particulièrement valorisée, l'exubérance de la K.13, la richesse contrapuntique de la K.173, tout semble là.

Elève de Francesco Geminiani, **Charles Avison** publie en 1744 *Twelve Concertos in seven parts done from two Books of Lessons for the harpsichord by Domenico Scarlatti*, des arrangements en concerto grosso de sonates pour clavecin. C'est le 8ème qu'interprètent pour nous Andreas Staier et les musiciens de l'Orquestra Barroca. On est en plein baroque, où Scarlatti est relu par les cordes italiennes comme par Haendel. Si l'originalité de cette œuvre n'est pas évidente, nous ne sommes pas pour autant dans la banalité : l'interprétation en est captivante, par la dynamique, les phrasés, l'accentuation et les couleurs, les musiciens du concertino, conduits par **Daniel Huw**, rivalisent de virtuosité et la séduction est constante.

Du trésor inépuisable des sonates de **Scarlatti**, Andreas Staier nous offre le couple en mi majeur, K.380-381, appartenant à sa dernière période créatrice. Parmi les plus brillantes, elles sollicitent en permanence une habileté technique de haut vol (croisements, sauts invraisemblables). La virtuosité est évidente, mais la fébrilité semble s'être substituée au caractère attendu. Où sont l'Espagne, ses guitares (dont l'influence sur Scarlatti est essentielle, tant dans le jeu que dans la conduite des voix et la disposition des accords), ses rythmes, sa sensualité ? On est impressionné, mais on reste un peu sur sa faim.



Pour clore ce beau programme, le **quintette de Boccherini** « *La musica notturna delle strade di Madrid* » opus 30 n°6 (G.324), dont chaque mouvement illustre un tableau sensoriel. Pièce particulièrement populaire (repris par le film de Peter

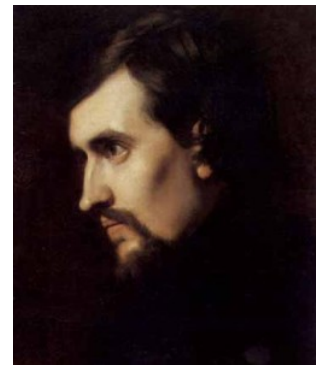
Weir, sorti en 2003, *Master and Commander: The Far Side of the World*), dont Andreas Staier a réalisé la transcription pour orchestre, avec un respect absolu de la lettre comme de l'esprit : elle se contente de répartir les périodes entre le concertino, avec un clavecin inventif, et le ripieno. Le relief, les contrastes accusés, les couleurs, en sont magnifiés comme jamais. Quoi de plus moderne que les pizzicatti des violoncelles figurant l'appel des cloches ? Les tambours des soldats, suivis du menuet des aveugles sont également captivants. Le duo en doubles cordes du violoncelle solo (**Filipe Quaresma**) et du violon de **Daniel Huw**, où les registres sont intervertis ne doit pas avoir d'équivalent dans toute la littérature chambriste. Ce même violoncelle solo – l'instrument de prédilection du compositeur – se voit confier les plus belles parties. L'irrésistible passacaille, puis les variations finales nous portent à l'enthousiasme, servies par chacun avec un engagement rare.

Un bis (Espagnol, troisième pièce de la suite en ut majeur de Telemann) répondra aux longues et incessantes acclamations d'un public ravi.

janvier 2018. Du Portugal à l'Espagne. Andeas Staier et l'Orchestre baroque de la Casa da Música de Porto. Crédit photographique © DR

CENTENAIRE CHARLES GOUNOD 2018

CENTENAIRE CHARLES GOUNOD. Le 17 juin 2018 marque le centenaire de la naissance à Paris, de **Charles Gounod (1818 – 18 oct 1893)**, compositeur pour l'église (il a envisagé un moment de rentrer dans les ordres : c'est pourquoi il a composé beaucoup de Messe dans le style de Schubert son compositeur favori), surtout auteur lyrique, dont les valse et le génie mélodique a pu après Berlioz et Ambroise Thomas, régénérer l'opéra romantique français. L'orphelin de père est élevé par sa mère qui encourage ses dons de compositeur, avant de la confier à Reicha (dont Berlioz fut aussi l'élève). A 18 ans, Gounod est au Conservatoire, suivant les classes de Halévy (contrepoint), Lesueur et Paer (composition).



Alors que règne à l'Opéra, le captivant et si dramatique Meyerbeer (génie lyrique des années 1830), Gounod pour sa part décroche le Prix de Rome en 1839 (il a 21 ans) ; en Italie grâce à la soeur de Mendelssohn, Fanny, il découvre les Romantiques allemands.

C'est sa rencontre avec la mezzo légendaire Pauline Viardot, qui confirme la vocation de Charles Gounod pour l'opéra, lui composant un rôle taillé pour son chant ample et sombre, Sapho créé en 1851, au milieu du siècle : Gounod a 33 ans.

Bien que loué par Théophile Gautier, La Nonne sanglante sur le livret de Scribe (1854-1855) échoue à séduire public et

critique. Il est vrai que les parisiens s'entichent de l'opéra comique et de l'opérette, grâce au génie de deux créateurs inventeurs de premier plan, florissants à partir des années 1850, Hervé et Offenbach.



L'essor annoncé, attendu du compositeur romantique français se réalise au Théâtre-Lyrique, où le directeur Carvalho, lui commande tout à tour, *Le Médecin malgré lui* (1858 à 40 ans), puis surtout *Faust* (1859), réminiscence personnelle et originale du sujet précédemment traité par Berlioz (*Damnation de Faust*) ; puis un opéra comique méconnu *Philémon et Baucis* (1860). Suivront dans un style plus ambitieux et parfois grandiloquent, *La reine de Saba* (Opéra de Paris, 1862), *Mireille* (1864), surtout, dans la veine charmante et raffinée, le sommet de sa production lyrique, *Roméo et Juliette* (Théâtre Lyrique, 1867, à presque 50 ans). Les quatre duos d'amour entre les deux amants éperdus constituent le sommet français dans le genre romantique amoureux, à la fois tendre et extatique, toujours, d'une exceptionnelle vérité et fraîcheur d'inspiration. *Roméo* s'est maintenu depuis lors à l'affiche des scènes internationales car son livret ne faiblit pas (à la différence de *Faust* par exemple, parfois ridicule), et aussi en raison de l'excellence de sa prosodie, d'une rare distinction, mêlant justesse des intentions et naturel expressif.

Toute sa vie, Gounod entend renouveler l'opéra romantique français grâce à la séduction de ses mélodies, au raffinement de son orchestration, une certaine fluidité heureuse, qui ne manque pas pour autant de profondeur : en somme, il aurait souhaité renouveler le miracle de Mozart auquel il dédie une étude qui en dit long sur sa vénération pour le **Salzbourgeois** (semblablement admiré de Jacques Offenbach)...

Par le raffinement des harmonies, sans posséder le génie dramatique de Bizet, Gounod annonce l'orchestre de Carmen, comme celui de Fauré. Aux côtés des oeuvres lyriques moins connues et pourtant tout aussi fouillées sur le plan de l'écriture (Philémon et Baucis, recréé à l'Opéra de Tours), la recherche actuelle se concentre, en particulier au moment de son centenaire 2018, sur les partitions de jeunesse (celles académiques autour du Prix de Rome) et aussi sur ses opus sacrés (Messes, motets, etc...). Le Prix de Rome 1839, devint membre de l'Institut, immortel salué par la censure académique, et vénéré par ses pairs comme l'un des piliers de l'opéra romantique.



PREMIERS TEMPS FORTS LYRIQUES

GENEVE, Faust. 1er-18 février 2018



Michel Plasson, grand interprète du romantisme français, et qui avait failli [diriger Faust à l'Opéra Bastille \(2011\)](#), s'attaque à une partition favorite, dans cette production genevoise (Mise en scène : Georges Lavaudant). Avec John Osborn (Faust), Jean-François Lapointe (Valentin)... parmi les chanteurs prometteurs.

RESERVER :

<https://www.geneveopera.ch/programmation/saison-17-18/faust/>

TOURS, Philémon et Baucis. Les 16, 18, 20 février 2018.



Nouvelle production pour cet ouvrage rare pourtant captivant et très séduisant de Gounod, infailible auteur ici dans la veine plus légère de l'opéra comique. Ce Philémon pourrait bien être le joyau lyrique de l'année GOUNOD 2018. Production incontournable. A suivre sur classiquenews. Déjà en 2013, l'Opéra de Tours présentait une remarquable production de [Roméo et Juliette de Gounod \(1867\) avec l'inoubliable Juliette de Anne-Catherine Gillet...](#)

LIRE NOTRE PRESENTATION, RESERVEZ

<http://www.classiquenews.com/centenaire-gounod-2018-philémon-et-baucis-a-tours/>

APPROFONDIR :

[ANNE CATHERINE GILLET chante Juliette / Roméo et Juliette de GOUNOD \(1867\), à l'Opéra de Tours en 2013 – teaser vidéo par CLASSIQUENEWS.TV](#)

NOTRE SELECTION : livres, disques, opéras majeurs en 2018 pour le Centenaire Charles GOUNOD



CD, coffret événement. THE GOUNOD EDITION (15 cd Warner, Plasson, Prêtre). Warner rend hommage au génie de l'opéra romantique français, illustre et éternel concepteur de Roméo et Juliette et de Faust (l'oeuvre d'une vie). 2018 commémore le 200ème anniversaire de la naissance de Charles Gounod, immense compositeur français admiré par Bizet, Fauré, Massenet, Ravel et Tchaïkovsky. Warner Classics lui rend hommage en éditant « **The Gounod Edition** », un coffret de 15 CD à petit prix. Dans ce coffret complet se précise aussi la qualité propre des archives WARNER qui incluent le riche catalogue Erato : [EN LIRE +](#)